

Taussig's re-imagining of J.N.B. Hewitt's writing on shamans or George Hunt's shape change into Quesalid, they are images that leap from the text, or put another way, that draw the reader into this uncanny world where colour, heat, and reality are formed of a miasma of words that are as much about a colour of history as a lesson on reading and seeing differently. It is a reorientation, or more aptly, a way of seeing that follows paths of fragile connections. These paths are incitements to the reader to start paying attention to disparate and fleeting resemblances, to the uncanny connections ("joins") that one can make reading forward and backward in time, going over texts one has already read with new eyes, in search of the colours and substances that take flight in text, making ontologies of contours and the tendrils between them.

A caution, however, seems warranted. *What colour is the sacred?* is, in many ways, experimental and full of challenges to familiar ways of seeing and doing ethnography. The privileging of sight as the operative and primary sense seems suspect but does give way to conceptualizing the experience of colour and history in diversified ways, although Taussig could have gone farther to this end. Some may find it difficult, I imagine, to let themselves be drawn into a text and new way of seeing colour and "colour": "meaning something more vague, more suggestive—that outer reach of words so necessary to grasp the inner nature of things" (p. 83). Some will, perhaps, deem this method of joining unlikely resonances or writing colour into images to be a product of a turn to theories of affect and to lack the traditional approaches to analyses of structures of power and resistance. This is not to suggest these concerns are absent; they are constituted otherwise in such a way as to flesh out and expose the layering of multiple politics through an ecology of colour. Taussig is not offering the emperor new clothes; his is a practical, everyday and lived approach to colour that coaxes an engaged reader towards living the vibrancy, threat and histories and natures of colour.

"[C]olour is the genie that lets ethnography out of the bottle," Taussig suggests (p. 83). The affects of colour go beyond making it something of a sacred subject, something that Taussig identifies as one of the "no-fly zones" for anthropological research. This book, in a Geertzian fashion, composed of the "thickness" and texture of writing that leaps from the page, is an incitement for anthropology to take a moment of pause to consider the colour of our histories. This innovative approach to history reads colour "against the grain" (Stoler 2002) of fabric and through the visceral materiality of colour production and the relationship between colour and colonial expansion. We are invited to once again explore such foundational texts as Malinowski's *Argonauts*, the photos from Kiriwina, and the more recently published Malinowski diaries, this time taking sensual account of colour. With Taussig, we are on a boat with Malinowski. Or, we are standing in one of his posed pictures, "Ethnographer with a Man in a Wig" (Taussig p. 82), and all of a sudden, reading from the pictures to Malinowski's diary and back through Taussig's own adventure in these images and text, we are reminded that the living colour, the colour of things, sunsets, rocks, and the colour of life, "local

colour" (p. 83) that once filled the pages of many foundational anthropological texts with thick description is the multi-dimensional stuff of the enduring significance of anthropology.

Overall, anthropologists and others working with aspects of new materialism, multi-species research and the senses will likely find some productive incitements in Taussig's approach.

References

- Gordon, Avery F.
 1997 *Ghostly Matter: Haunting and the Sociological Imagination*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Stewart, Kathleen
 2010 *Atmospheric Attunements*. Rubric 1:1-14.
- Stoler, Ann Laura
 2002 *Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule*. Berkeley: University of California Press.
- Taussig, Michael
 2004 *My Cocaine Museum*. Chicago: University of Chicago Press.
 2006 *Walter Benjamin's Grave*. Chicago: University of Chicago Press.

Agnès Blais, *Une ONG en Russie post-soviétique*, Québec, QC : Les Presses de l'Université Laval, 2011, 177 pages.

*Receuseure : Anne Le Huérou
 CERCEC (EHESS/CNRS), Paris*

Récit d'une apprentie anthropologue dans l'ex-pays des soviets ? On pourrait, en forme de boutade, résumer de ces quelques mots l'ouvrage qu'a publié Agnès Blais, issu de son terrain de maîtrise en anthropologie à l'Université Laval. On soulignera d'emblée les qualités de l'ouvrage qui témoignent de la part de l'auteure d'une grande finesse et d'une grande intelligence dans l'appréhension de son terrain et de la réalité russe contemporaine en général.

Agnès Blais a effectué plusieurs séjours de longue durée en Russie, s'imprégnant de la langue, de la culture et de la manière de vivre sur place, qualités fondamentales à toute démarche anthropologique et dont on perçoit la richesse dans la restitution détaillée qui nous est faite du travail de l'organisation NAN (Net Alkogolizmu i Narkomanii, Non à l'Alcool et à la Toxicomanie), auprès de laquelle l'auteure a mené son enquête de terrain. Fondée en 1987, et donc emblématique des premières années de la perestroïka qui voient éclore de multiples initiatives économiques, politiques et sociales, à l'origine « informelles », NAN s'inscrit dans le champ de la santé publique et de la dépendance à l'alcool et aux drogues, un problème social largement partagé dans différentes sociétés, mais qui émerge dans le débat public russe de manière extrêmement vive après l'arrivée au pouvoir de M. Gorbatchev.

L'organisation NAN va donc se développer dans le contexte sensible de la fin des années 1980, mais permettant de larges ouvertures, alors que les dirigeants politiques cherchent à s'appuyer sur des initiatives émanant de la société pour

étayer et légitimer leurs propres politiques. Le lecteur est ici éclairé tant sur l'histoire et l'évolution de l'association dans son travail quotidien que sur la place des questions d'alcool, de toxicomanie - et celle du SIDA qui lui est liée - en Russie post-soviétique. L'organisation NAN a donc milité depuis 1987 tout à la fois pour la réduction de la consommation d'alcool et de drogues, mais aussi et surtout pour la dépénalisation des personnes dépendantes et pour une approche des problèmes par la réduction des risques et la réhabilitation.

Mais l'ouvrage dépasse la simple description, même approfondie, du travail de l'organisation NAN, ou plutôt l'entrecroise avec des questions beaucoup plus larges qui intéresseront aussi les sociologues et les politistes. Le sous-titre, *la solidarité en Russie post-soviétique*, indique la perspective sous laquelle l'auteure place une partie de sa réflexion : celle de l'évolution d'une notion et de pratiques qui ne vont absolument pas de soi si l'on aborde le terme de front auprès d'interlocuteurs russes. La solidarité dans sa version publique rappelle une « valeur obligée » de la société soviétique. Sa mise en œuvre dans les relations privées et les liens du proche est à tel point intégrée et implicite qu'elle n'est pas pensée dans les catégories de la solidarité. Agnès Blais s'interroge, par l'angle du don, sur l'évolution de ces pratiques sociales, présentes tant dans la société soviétique que dans la société « post-soviétique ». Si l'auteure interroge et critique, à raison, le caractère artificiel de la rupture de 1991 et donc de l'opposition entre société « soviétique » et « post-soviétique », elle s'appuie néanmoins sur les profondes transformations dont a été porteuse la période qui débuta à la perestroïka.

Le cadre juridique et institutionnel dans lequel vont évoluer les nouvelles organisations non gouvernementales est un premier élément qui ne peut être passé sous silence. En effet, les années 1990 voient se multiplier les ONG et autres associations à la faveur d'une nouvelle législation sur le secteur non commercial. Ces développements vont orienter de nouvelles relations entre sphères privée et publique et nécessiter des nouvelles analyses des relations entre l'État, le marché en formation et la *société civile*, une notion qui fait l'objet de très nombreux débats mais aussi de nombreuses confusions pendant toutes les années 1990. Cela amène l'auteure à consacrer des développements importants, notamment dans le chapitre 3, à l'évolution du positionnement de NAN dans son rapport à l'État et aux logiques de professionnalisation qui peuvent l'éloigner de sa dimension associative.

Autre aspect fort intéressant traité par Agnès Blais, celui de l'influence des acteurs internationaux et notamment des

grandes ONG et agences publiques de développement sur le travail d'une organisation locale. A ce propos, Agnès Blais souligne au sujet du terme même d'ONG les malentendus lexicaux qui sont aussi des différences d'approches plus profondes entre la Russie et le monde occidental au sens large, principal bailleur de la Russie dans les années 1990. De ce point de vue, il est intéressant de voir envisagée la Russie, pays qui n'a jamais été identifié comme relevant d'une problématique « nord-sud », comme devant faire l'objet dans les années 1990 de programmes « d'aide » et de « développement ». On peut certes y voir la conséquence du renversement de perspective de la fin de la guerre froide et du choc social provoqué par les réformes économiques des années 1990, mais au delà de considérations géopolitiques ou macro-économiques qui en définitive intéressent assez peu les anthropologues, il s'agit aussi de comprendre finement comment se font au quotidien les logiques d'appropriation, d'adaptation ou de rejet de normes, de discours ou d'approches venues de l'extérieur. De ce point de vue, l'ouvrage est aussi une contribution utile pour les spécialistes de la sociologie et de l'anthropologie du développement.

Si la référence récurrente à J. Godbout semble particulièrement éclairante pour le sujet traité, le lecteur (ou lectrice) sera peut-être un peu moins convaincu par la manière d'inscrire l'étude de terrain dans les différentes approches théoriques et courants de l'anthropologie contemporaine, tentative qui n'est pas exempte de certaines maladresses dans la mesure où l'on a parfois l'impression d'un passage obligé. De même, la rédaction des chapitres suit sans doute d'un peu trop près le plan de rédaction du mémoire de maîtrise et certains paragraphes introductifs et conclusifs de début et fin de chapitre auraient pu être considérablement allégés ; l'exercice obligé demandé à l'étudiante devient d'une lecture difficile et qui conduit à des redites dans le cadre d'une publication éditée. La traduction des extraits d'entretien, base du travail de terrain et qui figurent à juste titre en bonne place dans l'ouvrage, aurait beaucoup gagné à être revue pour la publication.

Mais nul doute que cette jeune chercheuse prometteuse saura s'approprier les outils théoriques et méthodologiques de l'anthropologie pour renouveler ses formulations et éviter quelques naïvetés de style, pour de prochains travaux qui promettent, n'en doutons pas, d'être aussi intéressants que cette plongée au cœur d'une association locale russe.